

# saïson 06 07



**théâtres en dracénie** scène conventionnée dès l'enfance et pour la danse

D R A G U I G N A N

## La Princesse de clèves

D'après le roman de Marie-Madeleine de La Fayette

Mise en scène et interprétation Marcel Bozonnet



Adaptation **Alain Zaepffel**, lumières **Joël Hourbeigt**,  
chorégraphie **Caroline Marcadé**, costumes **Patrice Cauchetier**

Coproduction Théâtre des Arts, Scène Nationale de Cergy-Pontoise / Studio Productions / Production déléguée : Maison de la Culture d'Amiens

**lundi 4 et mardi 5 décembre à 20h30**

**Théâtre de Draguignan**

Classes conseillées **collège à partir de la 4<sup>ème</sup>, lycée**

Durée 1h15

**Contact :**

**Théâtres en Dracénie**

Bd Georges Clémenceau  
83300 Draguignan

[www.theatresendracenie.com](http://www.theatresendracenie.com)

**Service des publics et des actions éducatives**

Claire Okach, enseignements secondaires

tel : 04 94 50 93 18 / 06 67 17 10 13

Anne Fizaine, secrétariat

tel : 04 94 50 59 58 - Fax : 04 94 50 93 15

email : [service.educ@theatresendracenie.com](mailto:service.educ@theatresendracenie.com)

# L'œuvre

Texte intégral disponible sur internet à l'adresse

[http://lettres.ac-rouen.fr/francais/tendre/text\\_abu.htm](http://lettres.ac-rouen.fr/francais/tendre/text_abu.htm)

Ce roman a été écrit au 17<sup>e</sup> siècle mais la scène se passe au 16<sup>e</sup> siècle à la cour d'Henry II.

C'est un des premiers romans psychologiques. Il est considéré comme le premier véritable roman français.

## *La Princesse de Clèves*

### Argument

Mise en garde de bonne heure par sa mère contre "le peu de sincérité des hommes" et les dangers de l'amour, Mlle de Chartres, âgée de seize ans, garde la tête froide devant les hommages que suscite sa beauté. Elle sait que "le plus grand bonheur d'une femme est d'aimer son mari et d'en être aimée", et attend qu'un prétendant se présente. Deux brillants projets de mariage, conçus par Mme de Chartres, échouent ; la jeune fille doit se contenter d'épouser un gentilhomme plein de sagesse et de mérite, M. de Clèves, dont la passion respectueuse, la constance ont touché sa vertu. Elle n'a pour lui que de l'estime et s'en satisfait (...). Mais peu de temps après, la rencontre du duc de Nemours jette le trouble dans son existence paisible (...). Mme de Clèves ne peut se détendre, néanmoins, de céder à son charme (...). La mort de sa mère, qui a deviné son secret, lui donne une brève illusion de délivrance : obligée par son deuil de ne plus se montrer à la Cour, elle se persuade que Nemours lui est indifférent. Mais dès qu'elle le revoit, cette illusion disparaît. Renonçant à combattre l'amour, elle ne songe plus qu'à ne pas le laisser paraître et décide de fuir. Malheureusement, une grande dame ne quitte pas la Cour sans des motifs impérieux (...). Les résolutions les plus solides s'écroulant dès que Nemours paraît, la fuite est impossible, il lui reste une issue héroïque et peu commune : l'aveu. Mme de Clèves révèle à son mari la passion dont elle est la proie, sans lui dire qui en est l'objet (...). Mais sa sincérité se retourne contre elle: M. de Clèves n'aura de cesse qu'il n'apprenne le nom de son rival ; persuadé à tort que sa femme lui a été infidèle, il meurt désespéré. Cette mort, dont elle se sent responsable, apporte paradoxalement à Mme de Clèves, sinon l'impossible délivrance, du moins la protection que rien jusqu'alors n'avait su lui procurer. Elle peut enfin avouer à Nemours qu'elle l'aime: son "devoir" et "l'intérêt de son repos" lui interdisent de l'épouser. (Mme de Clèves se retire alors dans un couvent, où pendant plusieurs années, elle donnera "des exemples de vertu inimitables").

*Bernard Pingaud, in Laffont-Bompiani, Dictionnaire des personnages, Robert Laffont*



Holbein, Portrait d'Anne de Clèves ©[louvre.edu]

### À propos de *La Princesse de Clèves*

J'oubliais de vous dire que j'ai enfin lu *La Princesse de Clèves* avec l'esprit d'équité et point du tout prévenu du bien et du mal qu'on m'en a écrit. J'ai trouvé la première partie admirable, la seconde ne m'a pas semblé de même. Dans le premier volume, hormis quelques mots trop souvent répétés, qui sont pourtant en petit nombre, tout est agréable, tout est naturel, rien ne languit. Dans le second, l'aveu de Mme de Clèves à son mari est extravagant, et ne se peut dire que dans une histoire véritable ; mais quand on en fait une à plaisir, il est ridicule de donner à son héroïne un sentiment si extraordinaire. L'auteur, en le faisant, a plus songé à ne pas ressembler aux autres romans qu'à suivre le bon sens. Une femme dit rarement à son mari qu'elle a de l'amour pour un autre que lui ; et d'autant moins qu'en se jetant à ses genoux, comme fait la princesse, elle peut faire croire à son mari qu'on est amoureux d'elle, mais jamais qu'elle n'a gardé aucune borne dans l'outrage qu'elle lui a fait. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une passion d'amour soit longtemps, dans un cœur, de même force que la vertu. Depuis qu'à la cour en quinze jours, trois semaines ou un mois, une femme attaquée n'a pas pris le parti de la rigueur, elle ne songe plus qu'à disputer le terrain pour se faire valoir. Et si, contre toute apparence et contre l'usage, ce combat de l'amour et de la vertu durait dans son cœur jusqu'à la mort de son mari, alors elle serait ravie de les pouvoir accorder ensemble, en épousant un homme de sa qualité, le mieux fait, et le plus joli cavalier de son temps. La première aventure des jardins de Coulommiers n'est pas vraisemblable et sent le roman. C'est une grande justesse que, la première fois que la princesse fait à son mari l'aveu de sa passion pour un autre, Mr de Nemours soit, à point nommé, derrière une palissade, à les entendre ; je ne vois pas même de nécessité, qu'il sût cela, et en tout cas, il fallait le lui faire savoir par d'autres voies. Cela est encore bien du roman de faire parler les gens tout seuls, car outre que ce n'est pas l'usage de se parler soi-même, c'est qu'on ne pourrait savoir ce qu'une personne se serait dit, à moins qu'elle n'eût écrit son histoire ; encore dirait-elle seulement ce qu'elle aurait pensé. La lettre écrite du vidame de Chartres est encore du style des lettres de roman, obscure, trop longue, et point du tout naturelle. Cependant, dans ce second volume, tout y est aussi bien conté et les expressions en sont aussi belles que dans le premier.

*Bussy-Rabutin, Lettre à Mme de Sévigné, 22 mars 1678*

## Résumé

### Première partie

L'action se déroule, en 1558, à la cour du roi Henri II durant les dernières années de son règne. Autour du roi, princes et princesses rivalisent d'élégance et de galanterie. Mlle de Chartres, jeune orpheline de seize ans, élevée par sa mère selon de rigoureuses règles de morale, paraît pour la première fois au Louvre. Le prince de Clèves, honnête homme d'une grande droiture morale, tombe amoureux d'elle dès qu'il l'aperçoit. Ebloui par sa beauté, il la demande en mariage. Mlle de Chartres n'a aucune expérience de l'amour et l'épouse sans être amoureuse de lui. Alors qu'elle est mariée, Mme de Clèves rencontre, à la cour, le duc de Nemours. Naît entre eux un amour immédiat et partagé. Mme de Chartres découvre cette passion naissante et met en garde sa fille du danger de ce désir illégitime. Avant de mourir, Mme de Chartres conjure sa fille de lutter contre l'amour coupable que lui inspire le duc de Nemours. Ayant perdu le soutien de sa mère, et afin d'éviter M. de Nemours, qu'elle ne peut s'empêcher d'estimer, Mme de Clèves décide de se retirer à la campagne. M. de Clèves reste à Paris, car il doit consoler l'un de ses amis, M. de Sancerre.

### Seconde partie

Mme de Clèves vit en sa maison de Coulommiers. Elle apprend la mort de Mme de Tournon et est attristée de la disparition de cette jeune femme qu'elle trouvait belle et vertueuse. De retour de Paris, M. de Clèves lui apprend que son ami Sancerre était amoureux depuis près de deux ans de Mme de Tournon et que cette dernière lui avait secrètement promis ainsi qu'à M. d'Estouville de les épouser. C'est seulement le jour de sa mort que M. de Sancerre apprend la perfidie. Le même jour, il connaît une douleur immense en apprenant la mort de sa bien-aimée et en découvrant les lettres passionnées que cette dernière a adressées à M. d'Estouville. La princesse de Clèves est troublée par les propos que son mari a tenu à son ami Sancerre et qu'il lui répète : "*La sincérité me touche d'une telle sorte que je crois que si ma maîtresse et même ma femme, m'avouait que quelqu'un lui plut, j'en serais affligé sans en être aigri.*" A la demande de M. de Clèves, Mme de Clèves rentre à Paris. Elle ne tarde pas à se rendre compte qu'elle n'est pas guérie de l'amour qu'elle éprouve pour le duc de Nemours. Elle est en effet émue et pleine de tendresse pour cet homme, qui par amour pour elle, renonce aux espérances d'une couronne. Si elle ne parvient pas à maîtriser ses sentiments, elle est bien décidée à tout faire pour maîtriser ses actes. Elle souhaite à nouveau fuir celui qu'elle aime, mais son mari lui intime l'ordre de ne changer en rien sa conduite. Puis Nemours dérobe sous ses yeux son portrait. Elle se tait, craignant à la fois de dévoiler publiquement la passion que ce prince éprouve pour elle et d'avoir à affronter une déclaration enflammée de cet amoureux passionné. Nemours qui s'est aperçu que la princesse de Clèves avait assisté à ce vol et n'avait pas réagi, rentre chez lui, savourant le bonheur de se savoir aimé. Lors d'un tournoi, Nemours est blessé. Le regard que lui adresse alors Mme de Clèves est la preuve d'une ardente passion. Puis une lettre de femme égarée et dont elle entre en possession laisse supposer que Nemours a une liaison. Elle découvre alors la jalousie.

### Troisième partie

Le Vidame de Chartres, oncle de la princesse de Clèves et ami intime de M. de Nemours est lui aussi très contrarié par cette lettre. Car la lettre qu'a lue la princesse de Clèves et qu'elle croyait adressée à Nemours, d'où sa jalousie, lui appartenait. Et le fait qu'elle circule entre toutes les mains de la Cour le contrarie énormément. En effet cette lettre risque de déshonorer une femme extrêmement respectable et de lui valoir, à lui, Vidame de Chartres, la colère de la Reine qui en a fait son confident et qui n'accepterait pas cette aventure sentimentale.

Le Vidame de Chartres souhaite que le duc de Nemours indique être le destinataire de cette lettre et aille la réclamer à la reine dauphine qui l'a maintenant entre les mains. Il lui donne pour cela un billet sur lequel figure son nom, qu'une amie de sa maîtresse lui a donné, et qui permettra à Nemours de se justifier auprès de celle qu'il aime. M. de Nemours rend visite à Mme de Clèves et lui apprend la demande au Vidame de Chartres. Il parvient également grâce au billet que lui a donné son ami à lui prouver qu'il n'est pas compromis dans cette aventure sentimentale. Il parvient ainsi à dissiper la jalousie de la Princesse. En présence de M. de Clèves, les deux amants, pour satisfaire une demande royale, réécrivent de mémoire une copie de la lettre qui a semé le trouble. Mme de Clèves goûte le plaisir de ce moment d'intimité, mais reprend conscience de la passion qu'elle ressent, malgré elle, pour cet homme. Elle décide de repartir à la campagne, malgré les reproches de son mari, qui ne comprend guère son goût pour la solitude. Elle avoue alors, les yeux remplis de larme, qu'elle est éprise d'un autre homme, et que pour rester digne de lui, elle doit quitter la cour. M. de Nemours assiste, caché et invisible, à cet aveu. M. de Clèves est dans un premier temps tranquilisé par la franchise courageuse de son épouse. Puis aussitôt, il commence à ressentir une vive jalousie et presse son épouse de mille questions auxquelles elle ne répond pas. Elle ne lui dévoilera pas le nom de son rival. M. de Nemours, assistant dans l'ombre à cette scène, reste lui aussi dans l'expectative. Le roi demande alors à M. de Clèves de rentrer à Paris. Restée seule, Mme de Clèves est effrayée de sa confession, mais se rassure, en estimant qu'elle a ainsi témoigné sa fidélité à son mari. M. de Nemours s'est enfui dans la forêt et se rend compte que cet aveu lui enlève tout espoir de conquérir celle qu'il aime. Il éprouve pourtant une certaine fierté d'aimer et d'être aimé d'une femme si noble. Il commet surtout l'imprudence de raconter au Vidame de Chartres, l'histoire qu'il vient de vivre. Il a beau raconter cette histoire en termes très vagues, son compagnon devine que cette histoire est la sienne. Clèves apprend de son côté que celui que sa femme n'a pas voulu nommer, n'est autre que M. de Nemours. Puis en raison de l'imprudence de Nemours, l'information devient publique. Ne sachant que ce dernier a été témoin de cet aveu, M et Mme de Clèves se déchirent en se soupçonnant l'un l'autre d'avoir trahi le secret de leur discussion. Nemours et M et Mme de Clèves que la fatalité a jeté les uns contre les autres sont alors soumis aux soupçons, remords, reproches et aux plus cruels des troubles de la passion. Le roi, lui, meurt, lors d'un tournoi.

### Quatrième partie

Alors que la Cour se rend à Reims pour le sacre du nouveau roi, Mme de Clèves se retire à nouveau à la campagne, cherchant dans la solitude l'impossible tranquillité. Nemours la suit, épié par un espion que Clèves a dépêché sur place. De nuit, Nemours observe la princesse de Clèves alors qu'elle contemple d'un air rêveur un tableau le représentant. Il est fou de bonheur. Encouragé par cette marque d'amour, Nemours se décide à rejoindre celle qu'il aime. Il avance de quelques pas et fait du bruit. Pensant le reconnaître, la princesse se réfugie immédiatement dans un autre endroit du château. Nemours attend en vain dans le jardin, et au petit matin, il se rend dans le village voisin pour y attendre la nuit suivante. La présence du duc de Nemours auprès de la princesse a été racontée à Clèves par son espion. Sans même laisser le temps à son interlocuteur de lui donner plus de précisions, Clèves est persuadé qu'il a été trahi. Il meurt de chagrin, non sans avoir fait "à la vertueuse infidèle d'inoubliables adieux" et l'avoir accablé de reproches. La douleur prive la princesse de toute raison. Elle éprouve pour elle-même et M. de Nemours un véritable effroi. Elle refuse de voir M. de Nemours, repensant continuellement à la crainte de son défunt mari de la voir épouser M. de Nemours. Le Vidame de Chartres réussit tout de même à organiser une entrevue secrète entre les deux amants. Elle le regarde avec douceur, mais lui conseille de rechercher ailleurs une destinée plus heureuse. Puis elle sort sans que Nemours puisse la retenir. La princesse tentera d'apaiser sa douleur en s'exilant dans les Pyrénées. Elle mourra quelques années plus tard en succombant à une maladie de langueur.

## Une oeuvre collective

*La Princesse de Clèves* fut publié en mai 1678, sans nom d'auteur, chez l'éditeur Claude Barbin.

Au dix-septième Siècle, être auteur dans la bonne société n'était pas une qualité dont on pouvait se glorifier. *La Princesse de Clèves* qui fut par la suite attribué à Mme de Lafayette peut être considéré comme une oeuvre collective. Il est probable qu'elle se soit fait conseiller par l'un ou plusieurs des auteurs suivants : son ami La Rochefoucauld ; Segrais, qui avait publié en 1656, *Les Nouvelles françaises ou les Divertissements de la Princesse Aurélie* ; Huet, un théoricien qui avait publié *de l'origine des romans*. On évoqua aussi Mme de Sévigné, une amie intime de Mme de Lafayette.

S'il est difficile de reconnaître la part de chacun dans ce roman, les historiens ont acquis la quasi certitude que ce fut Mme de Lafayette qui fut l'architecte de cet ouvrage. C'est elle qui y insuffla son énergie et qui assura la cohérence de ce roman écrit entre 1672 à 1677.

Le nom de l'auteur n'apparaîtra sur la couverture de ce roman qu'en 1780, soit plus de 100 ans après sa parution.

## Mme de La Fayette (1634 -1693)

Gravure du 17<sup>e</sup> s. Paris. B.N.F.



Née Marie-Madeleine Pioche de la Vergne, liée depuis ses vingt ans à Henriette d'Angleterre (première épouse de Monsieur, frère du roi) jusqu'à la mort de celle-ci en 1670, Mme de la Fayette fréquente la Cour. Ensuite, tandis que son mari réside en Auvergne, elle tient salon à Paris. Elle y reçoit son amie Mme de Sévigné, des érudits et hommes de lettres dont la Rochefoucauld, qui lui tient fidèlement compagnie à partir de l'époque de la publication des *Maximes*.

Ses amis l'encouragent à écrire. Elle n'avouera être l'auteur de son roman *La Princesse de Clèves* que longtemps après sa parution en 1678. Elle ne songe pas, en effet, par respect des convenances, à se dire "femme de lettres".

1634 : Naissance de Melle de la Vergne, qui deviendra Madame de La Fayette.

1654 : *Clélie*, de Melle de Scudéry.

1655 : Elle épouse le comte de La Fayette ; à partir de 1661, elle résidera seule à Paris, menant une vie mondaine. Elle devient l'amie de La Rochefoucauld et de Mme de Sévigné. Elle rédige des oeuvres qui ne paraîtront qu'après sa mort, notamment *Histoire d'Henriette d'Angleterre*. Dans sa maison, rue de Vaugirard, Madame de La Fayette ouvre, le samedi, son propre Salon.

1662 : Elle publie *La Princesse de Montpensier*

1668 : *Lettres de la Religieuse Portugaise*, de Guilleragues

1670 : Publication de *Zaïde*

1678 : Publication de la *Princesse de Clèves*

1693 : Mort de Madame de La Fayette. Ses oeuvres seront publiées entre 1720 et 1724

*La personnalité de Mme de La Fayette est à l'image de son oeuvre : limpide en apparence, mystérieuse dès que l'on essaie d'en toucher le fond. Ses amis l'appelaient "le brouillard". Voudraient-ils dire par là qu'elle n'aimait pas se livrer ? ou qu'elle était mélancolique ? (...) Il semble aussi qu'elle ait traîné toute sa vie un certain air de tristesse que sa mauvaise santé ne suffit pas à expliquer. (...) Familière de l'hôtel de Nevers, tenant elle-même un salon très recherché, il n'est guère de grand personnage ou d'écrivain notable qu'elle n'ait fréquenté. Elle est aussi à l'aise pour s'entretenir des grands intérêts de l'Etat que pour discuter des oeuvres de Racine ou de La Fontaine. Boileau dit d'elle : "C'est la femme du monde qui a le plus d'esprit et qui écrit le mieux" (...) Spécialiste des tourments de cœur et des égarements de la passion, Mme de la Fayette est aussi une tête froide et peu d'existences ont été mieux conduites que la sienne... un sens aigu des affaires, au double sens du mot : affaires d'argent, affaires de l'Etat.*

*Extraits de la préface de Bernard Pingaud, pour La Princesse de Clèves, Gallimard - Folio classique, 1972.*

# L'originalité de l'œuvre

## Un roman d'un genre nouveau

> un roman d'éducation et d'analyse

Ce roman est à l'opposé du roman pastoral ou du grand roman précieux alors en vogue. Le roman était jusqu'alors tenu pour le fils en prose de l'épopée, où l'action prime. Comme dans le poème tragique selon Aristote, le caractère des personnages doit servir à justifier l'action, qui est première. Dans les romans aussi, jusqu'aux nouvelles théories de Segrais du moins, c'est l'action qui fait le roman. Mais avec *La Princesse de Clèves*, le personnage et sa psychologie deviennent le nerf du roman ; l'action est tout entière subordonnée à l'analyse du cœur humain.

On trouve dans *La Princesse de Clèves*, le souci de la connaissance de soi, la découverte de signes trahissant la vérité des sentiments, le refus d'un réalisme au profit d'une analyse psychologique (monologue intérieur), l'utilisation du je, un récit modelé sur la temporalité intérieure et linéaire du personnage.

> un souci de vérité ; le vraisemblable en question

L'écriture de *La Princesse de Clèves* traduit un souci constant pour la vérité et le vraisemblable. Au 17<sup>ème</sup> siècle, le vraisemblable tend de moins en moins à désigner un vrai parfait, général et exemplaire, et vise de plus en plus à proposer une peinture psychologique de l'homme. Si l'ambition du roman dès le dernier quart du 17<sup>e</sup> siècle est de peindre « le tableau de la vie humaine », il doit se rapprocher de l'expérience du lecteur. La vraisemblance romanesque n'est plus liée aux idées et valeurs découlant d'une « opinion », mais prend sa source sur une expérience commune existentielle prise dans le vécu.

## Les traces de la préciosité :

Ce ne sont pas les comportements alambiqués dénoncés par Molière dans les *Femmes savantes* que l'on retrouve dans *La Princesse de Clèves*, mais bien de cette école de la psychologie des passions, de la subtilité de l'analyse et de ce raffinement langagier qui irrigue tout le XVII<sup>e</sup> siècle et trouve son apothéose chez Racine...

On retrouve ainsi dans l'œuvre un débat sur l'amour, une réflexion féministe, la présence de personnages d'exception et l'usage des figures linguistiques de la préciosité.

## Une œuvre moraliste :

La dénonciation du mensonge, l'importance du paraître, les valeurs jansénistes sont autant de thèmes illustrant l'aspect moraliste de *La Princesse de Clèves*. Mme de Lafayette développe une morale féminine, équivalente à celle de la mesure pour l'honnête homme, il s'agit d'un « art du bien se comporter », de la réputation, de la quiétude, qui consiste en premier lieu à savoir se tenir éloigné de tout facteur de trouble. Le salut (mondain et religieux) est à ce prix.

A une confiance exubérante en l'homme succède un pessimisme sceptique où il devient la plus inconstante, la plus infidèle des créatures ; il était un héros, maître de soi et de sa destinée, et le voici tout entier le jouet de puissances naturelles qui prennent sur lui, le traversent et lui ôtent l'être. Humain, trop humain, pour ne s'élever jamais au-dessus de lui-même, telle est la réponse de la morale janséniste aux velléités héroïques.

Dans les romans galants ou précieux, la flamme du regard permet d'épurer l'amour et de l'unir à la vertu. Dans *La Princesse de Clèves*, le regard passionné entre les deux amoureux, loin de conduire à la vertu, la met en péril. La vertu de Mme de Clèves est dépendante du hasard ou de conditions extérieures ; pour la protéger, elle doit s'éloigner de l'objet de sa passion, faute de pouvoir lui résister autrement.

## Une proximité avec la tragédie :

Dans *La Princesse de Clèves* domine l'aspect fatal de l'amour rebelle à la raison, les effets tragiques de la jalousie.

L'œuvre est construite sur le schéma dilemme, lutte, renoncement.

On a souvent remarqué la parenté de *La Princesse de Clèves* avec la tragédie de Racine. Cela est vrai à bien des égards, notamment du point de vue de la structure. Or ce qui fait la catastrophe dans le roman, l'événement décisif qui entraîne le dénouement, ce n'est pas l'aveu, mais une autre scène qui lui répond comme elle répond à toutes les autres, et où Mme de La Fayette assemble les motifs comme des lignes musicales jusque-là éparses. Entrant ainsi en résonance, ils acquièrent toute leur profondeur pour composer une harmonie où se concentre la signification de l'œuvre.

## Une écriture classique :

Par bien des aspects, *La Princesse de Clèves* emprunte néanmoins à l'écriture classique : l'utilisation de la description générale, la présence de portraits...

## Sources bibliographiques

Madame de La Fayette, *La Princesse de Clèves*, Pocket, Lire et voir les classiques, 1989

Charles Dédayan, *Madame de La Fayette*, SEDES, 1965

Jean Garapon, *La Princesse de Clèves de Madame de La Fayette*, Hatier, Profil Littérature n° 112, 1994

Françoise Gevrey, *L'esthétique de Madame de Lafayette*, SEDES, collection Esthétique, 1997

Maurice Laugaa, *Lectures de Madame de Lafayette*, Armand Colin, U2, 1971

Alain Niderst, *La Princesse de Clèves, le roman paradoxal*, Larousse Université, Thèmes et textes, 1973.

Bernard Pingaud, *Madame de Lafayette par elle-même*, Paris, Seuil, 1959.

Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident*, Paris, Plon, 1939.

Jean d'Ormesson, *Une autre histoire de la Littérature française* (NIL Editions)

Alain Cantillon, *la Princesse de Clèves* (Nathan)

Henriette Levillain, *la Princesse de Clèves* (Gallimard)

Maurice Favergeat, *la Princesse de Clèves* (Classiques Larousse)

## Ce que les auteurs ont dit sur *La Princesse de Clèves*

Je le (la *Princesse de Clèves*) trouve très agréable, bien écrit, sans être extrêmement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable, et qu'il faut même relire plus d'une fois, et surtout ce que j'y trouve, c'est une parfaite imitation du monde de la cour et de la manière dont on y vit. Il n'y a rien de romanesque, ni de grimper; aussi n'est-ce pas un roman, c'est proprement des mémoires et c'était, à ce que l'on m'a dit, le titre du livre, mais on l'a changé.

**Mme de la Fayette,**

***Lettre du 13 avril 1678 à Lescheraine, secrétaire de madame Royale de Nemours-Savoie.***

*La Princesse de Clèves* et sa *Zayde* furent les premiers romans où l'on vit les mœurs des honnêtes gens et des aventures naturelles décrites avec grâce. Avant elle, on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables.

**Voltaire, *Siècle de Louis XIV***

Il est touchant de penser dans quelle situation particulière naquirent ces êtres si charmants, si purs, ces personnages nobles et sans tâche, ces sentiments si frais, si accomplis, si tendres; comment Mme de La Fayette mit tout ce que son âme aimante et poétique tenait en réserve, des premiers rêves toujours chéris, et comme M. de La Rochefoucauld se plut sans doute à retrouver dans M. de Nemours cette fleur brillante de chevalerie dont il avait trop mésusé.

... ainsi ces amis vieilliss remontaient par l'imagination à cette première beauté de l'âge où ils ne s'étaient pas connus, et où ils n'avaient pu s'aimer.

**Sainte-Beuve, *Portraits de femmes***

... Ce style est aussi mesuré que noble; au lieu d'exagérer, Mme de La Fayette n'élève jamais la voix. Son ton uniforme et modéré n'a point d'accent passionné, ni brusque. D'un bout à l'autre de son livre, brille une sérénité charmante; ses personnages semblent glisser au milieu d'un air limpide et lumineux. L'amour, la jalousie atroce, les angoisses suprêmes du corps brisé par la maladie de l'âme, les cris saccadés de la passion, le bruit discordant du monde, tout s'adoucit et s'efface, et le tumulte d'en bas arrive comme une harmonie dans la région pure où nous sommes montés. C'est que l'excessif choque comme le vulgaire; une société si polie repousse les façons de parler violentes, on ne crie pas dans un salon.

**Taine, *Essais de critique et d'histoire***

Le bonheur de Don Juan n'est que de la vanité basée, il est vrai sur des circonstances amenées par beaucoup d'esprit et d'activité; mais il doit sentir que le moindre général qui gagne une bataille... a une jouissance plus remarquable que la sienne; tandis que le bonheur du duc de Nemours quand Mme de Clèves dit qu'elle l'aime est, je crois, au dessus du bonheur de Napoléon à Marengo.

**Stendhal, *de l'amour***

Certes une forte éducation chrétienne, doit être à l'origine de sa fidélité (*La Princesse de Clèves*) au serment conjugal; mais il aurait été bas d'en parler. Pour dire le vrai, *La Princesse de Clèves* est encore une sorte de roman de chevalerie. Et, comme un chevalier, la Princesse vise à accomplir " ce qu'il y a de plus difficile" : une victoire sur elle-même, sur sa passion au lieu pour un chevalier, de victoires sur des monstres ou des musulmans infidèles. Il faut dans les deux cas, savoir penser et agir grandement

**P. Mille, *le roman français (1929)***

Les ombres, les angoisses, les épouvantes, les fuites, les reprises, les reculs, les larmes de la Princesse nous laissent entendre les rêves qui doivent la tourmenter la nuit. Là, ceux qui subissent une règle deviennent libres et trompent impunément ceux qui les regardent dormir. Que deviennent Mme de Clèves et le duc dans leur sommeil ? Sade et Freud s'ébauchent dans ces âmes qui se croyaient simples.

**Jean Cocteau, préface à *La Princesse de Clèves***

L'auteur avait connu peut-être comme un remords, un tel amour. M. de La Fayette qui adorait sa femme a beaucoup compté pour Mme de La Fayette. Et c'est bien sa propre vie qui donne aux trois-quarts de ce récit, ce goût de vrai qui nous touche encore. Elle définissait tout son mérite quand elle disait de son œuvre " Ce n'est pas un roman".

C'est aussi un roman, l'un des plus beaux que je connaisse, un roman aristocratique par excellence, non point à cause de ses princes, mais parce que rien n'y est outré.

**Jacques Chardonne, *Tableau de la Littérature française, 1939***

*La Princesse de Clèves*. Pas si simple que cela. Elle rebondit en plusieurs récits. Elle débute dans la complication si elle se termine dans l'unité. A côté d'Adolphe, c'est un feuilleton complexe.

Sa simplicité réelle est dans sa conception de l'amour; pour Mme de La Fayette, l'amour est un péril. C'est son postulat. Et ce qu'on sent dans tout son livre comme d'ailleurs dans la *Princesse de Montpensier*, ou la *Comtesse de Tende*, c'est une constante méfiance envers l'amour. (Ce qui bien entendu est le contraire de l'indifférence)

**Albert Camus, *Carnets, posthume, 1964***

# Marcel Bozonnet - comédien et metteur en scène

## Note d'intention

Me voila, de nouveau, au cœur des plaisirs et des difficultés, à apprendre, voire ressasser, ma chère langue du XVIIème siècle. En elle, je vois bien une fois de plus, que vont d'un même pas la beauté stricte et l'horreur, et je redécouvre avec une force inaccoutumée que l'école du plus grand maintien cache un laboratoire de cris. Les phrases, qui paraissaient immobiles dans leur perfection, courent, de fait, d'un mouvement imprévisible. Mon travail tient en ceci : trouver les moyens de rendre à cette prose tout le registre des émotions qu'elle inspire.



## Parcours

Marcel Bozonnet a été formé par le théâtre lycéen, puis universitaire, et les stages de la Jeunesse et des Sports. Pendant ses études de philosophie à l'Université de Dijon, il rencontre, à l'occasion du festival des Nuits de Bourgogne, Victor Garcia qui lui fait interpréter le rôle de *Émanou* dans le *Cimetière des voitures* d'Arrabal (1966).

Engagé par Marcel Maréchal, puis Patrice Chéreau, il s'initie au chant, à la danse contemporaine avec, notamment, Laura Sheleen, élève de l'école de Martha Graham.

Il rencontre Jean-Marie Villégier, Valère Novarina, François Regnault et devient l'assistant de Roger Blin. Courant d'un groupe à l'autre, il travaille avec Alfredo Arias, Alain Ollivier, Georges Aperghis, Antoine Vitez, Petrika Ionesco, Philippe Adrien, Lucian Pintilié, en interprétant le répertoire classique et contemporain (Beckett, Vauthier, Guyotat, Copi, Atlan...). Il est marqué par le **théâtre musical** et l'**enseignement contemporain de la danse**.

En 1982, Marcel Bozonnet est engagé par Jacques Toja et entre dans la **troupe de la Comédie-Française** pour interpréter *Victor*, dans *Victor ou les enfants au pouvoir*, Vitrac, mise en scène Jean Bouchaud. Il joue ensuite *Zamyslov*, *les Estivants*, Maxime Gorki, mise en scène Jacques Lassalle, 1983 ; *Cinna, Cinna*, Corneille, mise en scène Jean-Marie Villégier, 1984 ; *Lucain, la Mort de Sénèque*, François Tristan L'Hermite, mise en scène Jean-Marie Villégier, 1984 ; *Antiochus, Bérénice*, Racine, mise en scène Klaus-Michael Grüber, 1984 ; *Pasqualino, l'Impresario de Smyrne*, Goldoni, mise en scène Jean-Luc Boutté, 1985 ; *Roger, le Balcon*, Jean Genet, mise en scène Georges Lavaudant, 1985.

Il devient le 476<sup>e</sup> sociétaire de la Comédie Française en 1986. Il interprète *Vadius, les Femmes savantes*, Molière, mise en scène Catherine Hiegel, au Théâtre de la Porte St-Martin puis salle Richelieu, 1987 ; *le Paysan, le roi David, le Commandant de la 2<sup>e</sup> armée, Tête d'Or*, Paul Claudel, mise en scène Aurélien Recoing, Théâtre national de l'Odéon, 1989 ; *Jérémie, Amour pour amour*, William Congreve, mise en scène André Steiger, 1989 ; *Antonio Montecatino, Torquato Tasso*, Johann Wolfgang von Goethe, mise en scène Bruno Bayen, Théâtre de l'Odéon, 1989 ; *le Cardinal Barberini* puis *le pape Urbain VIII, la Vie de Galilée*, Bertolt Brecht, mise en scène Antoine Vitez, 1990 ; *Valère, le Médecin malgré lui*, Molière, et *l'Avocat, le Médecin volant*, Molière, mise en scène Dario Fo, 1990 ; *Don Bazile, le Barbier de Séville*, Beaumarchais, mise en scène Jean-Luc Boutté, 1990 ; *le Pasteur, Père*, August Strindberg, mise en scène Patrice Kerbrat, 1991 ; *Hugenin, la Tragédie du roi Christophe*, Aimé Césaire, mise en scène Idrissa Ouédraogo, 1991.

Au cours de ces dix ans au sein de la Troupe de la Comédie-Française, il participe à des créations littéraires, et à des lectures-spectacles notamment : *Cantique des cantiques, Psaumes* de David, mise en scène Jacques Destoop, 1986 ; *le Tableau*, Victor Slavkine, *les Espions*, Mouza Pavlona, *le Succès*, Alexandre Vampilov, dans le cadre de la semaine des auteurs soviétiques, 1988 ; *Et les chiens se taisaient*, Aimé Césaire, Festival d'Avignon, responsable artistique Marcel Bozonnet, 1989 ; *le Vieil Alexandre* (Autour de l'alexandrin du XX<sup>e</sup> siècle), Bibliothèque nationale, 1990 ; Textes de Jacques Roubaud, Salon de poésie, 1990 ; *Cromwell*, Victor Hugo, lecture de l'Acte III, Récitation à la Bibliothèque nationale, 1992 ; Pour Serge Rezvani, lectures d'extraits de Théâtre et Romans dirigées par Jean Lacornerie et Jean-Loup Rivière, en Avignon, 1992 ; *Pour les enfants sages*, poèmes de Robert Desnos mis en musique par Jean Wiener, proposition de Muriel Mayette et Jean-Yves Dubois, 1992 ; *Sprol* dans *Marchands de Caoutchouc*, Hanoch Lenine, responsable artistique Pierre Vial, dans le cadre de la semaine des auteurs israéliens, 1992.

De 1979 à 1984, il est **professeur à l'E.N.S.A.T.T.** (École nationale supérieure des arts et techniques du Théâtre, à l'époque située rue Blanche à Paris, décentralisée à Lyon en 1998.)

En 1993, il est nommé **directeur du Conservatoire national supérieur d'art dramatique**. Il a mis en scène *Scènes de la grande pauvreté* de Sylvie Péju, au Théâtre de Gennevilliers (1990), *le Surmâle* d'Alfred Jarry, opérette moderne, sur une musique de Bruno Gillet, au Théâtre des Arts de Rouen (1993) et *la Princesse de Clèves* (1995) d'après le roman de Madame de La Fayette, spectacle qu'il interprète à Paris, en régions et à l'étranger. En juillet 1998, au festival international d'Aix-en-Provence, il met en scène *Didon et Énée*, de Purcell, pour l'Académie européenne de musique et il a présenté en 1999, avec Jean Bollack, une mise en scène d'*Antigone* de Sophocle, où il interprète le rôle de *Créon*. En 2005 et 2006, il met en scène *le Tartuffe ou l'Imposteur* à la Salle Richelieu.

Entre 2001 et 2006, Marcel Bozonnet a été **Administrateur général de la Comédie-Française**. Pendant ce mandat, il ouvre la salle Richelieu à des auteurs contemporains (création d'une pièce de Valère Novarina en 2006), crée un spectacle remarqué autour des *Fables* de Jean de La Fontaine mises en scène par Bob Wilson et recrute le premier pensionnaire noir du Théâtre Français (Bakary Sangaré).

# Alain Zaepffel - adaptateur

Haute-contre. Prix de l'Académie Charles Gros, il est le fondateur et le directeur musical de l'Ensemble Gradiva. Il a obtenu le Diapason d'Or pour Dramatic Laments. Passionné par le théâtre, il collabore avec Pierre Barrât, Stuart Séide, Antoine Vitez et Marcel Bozonnet à des productions d'opéra contemporain. Depuis 1993, il est responsable du département "Voix et musique" au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

# Caroline Marcadé - chorégraphe

Chorégraphe. Elle crée en 1979 la Compagnie Caroline Marcadé. Dès lors, parallèlement à ses propres créations chorégraphiques, elle développe sa collaboration avec des metteurs en scène de théâtre et des réalisateurs de cinéma.

De 1991 à 1993, elle enseigne au Théâtre National de Strasbourg, dans le cadre de l'Ecole Nationale Supérieure d'Art Dramatique.

Depuis 1993, elle est professeur de danse et responsable du département "Corps et espace" au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris.

## La presse

### Télérama - Fabienne Pascaud

*Pour laisser chanter en lui l'histoire de la mystique Princesse de Clèves, Marcel Bozonnet a imaginé une troublante chorégraphie sous un mélancolique halo de lumière. Stylisant ses gestes, adoptant un timbre de voix mi-homme, mi-femme, laissant parfois ses phrases comme suspendues et esquissant de-ci, de-là d'aristocratiques pas de danse, il donne à la prose de Madame de La Fayette une fragile transparence. Et l'on comprend soudain à quel point ces mots-là renferment cruauté, violence ; comme ils sont les miroirs des dissimulations et mensonges de la cour ; combien ils renferment de chaos sous leurs constructions grammaticales si régulières... (...) Il nous promène en terres d'émotions, de sensations. (...) Pour les vertiges poétiques et métaphysiques, c'est avec La Princesse de Clèves qu'il vous faut prendre rendez-vous.*

### L'événement du jeudi - Pierre Notte

*Marcel Bozonnet, seul en scène, vêtu d'une culotte Henri II, explore le récit de La Princesse de Clèves, déchirée par un amour à jamais voué au renoncement. La diction est mesurée, le geste précieux et la maîtrise implacable. Sous les éclairages étudiés et une constellation d'imparfaits du subjonctif, le comédien et metteur en scène redessine lentement la carte du Tendre. Les mains de Marcel Bozonnet cartographient les sentiments intimes des protagonistes, tandis que les postures du corps en dévoilent les tempéraments.*

### Le Figaro - Frédéric Ferney

*Bozonnet, beau parleur, dodeline, avec des trésors de nuances, entre la candeur et l'admiration étonnée, l'allégresse timide et la mélancolie. Il médite : qu'est-ce qui fait battre un cœur de femme ? C'est assurément la seule question qui doit occuper une vie. Madame de La Fayette se la pose, cette question, qui ouvre sur des abîmes qu'aucun homme ne connaît.*

*Bozonnet est admirable de précision, de tension continue. Un jeu sobre et limpide, avec soudain, dans sa diction si posée, un pleur, un cri, une ondée de tristesse. Aucune pose, aucune simagrée dans ses attitudes pourtant si guindées, si maniéristes. Qu'il s'étonne, se pâme ou sautille, comme une demoiselle, il se modère, selon un code draconien et délicat. Ce spectacle, bref et coupant comme une palpitation d'éventail, nous laisse dans le cœur un pur sillage de feu et de glace qui persiste longtemps et qui éclaire, au-delà de nos pauvres rêves, les envies les plus chimériques.*

### Le Monde - Michel Cournot

*Marcel Bozonnet, en ce mois de novembre, une fois accomplie sa mission "diurne" de directeur du Conservatoire national d'art dramatique, s'en va jouer, le soir venu, dans la ville neuve de Cergy, le roman trois fois centenaire de Mme de La Fayette, La Princesse de Clèves. Dire seul un grand texte est l'une des sources vives du théâtre : les premières tragédies grecques furent, dans un premier temps, jouées par un seul acteur. En cette circonstance, Marcel Bozonnet s'est toujours montré d'un art aussi pur qu'accompli.*

*Superbement vêtu de soies d'or de l'époque, il est, plus qu'un acteur, une apparition, un "esprit", un diamant d'anachronisme, exquis, aérien, féérique, mais traversé de coups de vent noir, surtout lorsque le jeu presque grisant des lumières accentue, sous Marcel Bozonnet, son ombre, qui vole ou se pose telle un oiseau de proie, et rappelle les vers de La jeune Parque de Valéry : "Mon ombre, la mobile et la souple momie / De sa présence feinte effleurait sans effort / La terre où je fuyais cette légère mort".*

*Tout ce qui concourt au jeu si détourné-direct de Marcel Bozonnet - poésie du costume, chorégraphie des mains, ors ou neiges de l'éclairage - est un enchantement, jusqu'aux accès courts de musique, tantôt Anton Webem, tantôt un contemporain de l'action, rarement joué, Anthoine Boesset (1586-1643), dont Marcel Bozonnet a enregistré, en cette occasion, un disque, avec l'ensemble Gradiva. (...)*

# Le contexte historique

La Princesse de Clèves se déroule à la fin du règne de **Henri II**, puisque nous assistons, dans le roman, à la mort de ce roi, le 10 juillet 1559. Les événements rapportés dans le roman permettent de comprendre qu'ils concernent une année, depuis novembre 1558 jusqu'à novembre 1559.

Né en 1519, le futur Henri II est fils de François 1er et de Claude de France.

Il épouse, en 1533, Catherine de Médicis.

En 1536, à la mort de son frère, il devient le Dauphin. Il s'affiche avec Diane de Poitiers.

Henri II avait pris le pouvoir après la mort de François 1er, en 1547. Il va poursuivre l'oeuvre de son prédécesseur en accentuant le poids de son pouvoir personnel. L'influence des favoris du Roi devient très importante.

1555 : Paix d'Augsbourg

1556 : Abdication de Charles Quint. Philippe II devient roi d'Espagne.

1559 : Traité de Cateau-Cambrésis. Mariage de Philippe II d'Espagne avec Elisabeth, fille de Henri II.

1559 : Mort de Henri II. Lors du sacre de son fils, François II, Marie Stuart porte les bijoux que Catherine de Médicis a repris à Diane de Poitiers.

**Catherine de Médicis** est née en 1519 à Florence.

Elle épouse en 1533 le futur Henri II et deviendra Reine de France en 1547.

Elle aura dix enfants. A la mort du Roi, elle assume le pouvoir pour trente ans, sous les règnes de François II (1559-1560), de Charles X (dont elle assume la Régence) et Henri III (1574-1589).

Elle meurt à Blois en 1588.

**Diane de Poitiers**, duchesse du Valentinois, est née en 1499.

Elle épouse Louis de Brézé qui meurt quand elle est âgée de 32 ans.

Diane affiche sa liaison avec le dauphin en 1536. Malgré la différence d'âge, le Roi lui conservera ses faveurs jusqu'à sa mort : il portait les couleurs de Diane de Poitiers lors du tournoi fatal.

Conseillère du Prince, elle est élevée en 1548 à la dignité de Duchesse du Valentinois.

"Peu de femmes ont, dans l'histoire, tant marqué leur époque, au point de créer un mythe auquel ses contemporains et plus tard les historiens n'ont pas été insensibles". *Encyclopaedia Universalis*, article "Diane de Poitiers".

## La préciosité

### La préciosité : Définitions

#### Le terme "précieux"

Il existe dès le XIIème siècle dans son sens actuel.

Dès le XIVème, il se double d'un autre sens, et désigne **certains manèges de la féminité**.

#### Le terme "précieuse"

Ce terme est employé d'abord dans l'entourage de Gaston d'Orléans et de sa fille.

Les précieuses sont des dames du grand monde qui, selon l'abbé de Pure, "se tirent du prix commun des autres".

#### La "préciosité"

Elle repose sur la volonté de se distinguer :

- par la dignité des moeurs
- par l'élégance de la tenue
- par la pureté du langage

C'est donc une aristocratie de l'esprit, qui s'appuie sur la culture (et donc implique l'effort intellectuel d'acquisition de cette culture), pour dire de la façon la plus singulière possible une réalité parfaitement banale.

Elle devient un mode d'action, un sentiment, et même un état d'esprit collectif.

Elle suppose nécessairement la mondanité : la conversation, jugée supérieure à l'écriture, est la principale occupation. Il faut bien comprendre que tous les compliments faits à une femme le sont pour être applaudis par un tiers (pour montrer sa culture et son esprit) : d'où la nécessité d'être en public.

*Les lois des précieuses consistent en l'observance exacte des modes, en l'attache indispensable de la nouveauté, en la nécessité d'avoir un alcôviste particulier, ou du moins d'en recevoir plusieurs, en celle de tenir ruelle, ce qui peut passer pour la principale - Somaize*

Mais les autres grands esprits de l'époque attaquent les précieux sans pincettes. Notamment Molière qui, dans sa pièce « Les précieuses ridicules » dénonce les extravagances de mauvais goût. En effet, les dames comme Mlle de

Scudéry portent des costumes chargés, voulant se distinguer même par l'habit. Elles portent des coiffures en pointe, à la picarde ou à la paysanne; elles brandissent d'un air badin de petites cannes et abusent de rubans...les hommes ne sont pas en reste. La perruque longue, les plumes extravagantes au chapeau sont à la «mode». On abuse de parfums et de fards.

De ce mouvement est donc né une nouvelle sensibilité littéraire qui a contribué à la formation de la langue française. Il est indéniable que les femmes ont joué un grand rôle dans son épanouissement. De même, le goût frustre de l'aristocratie de l'époque est remplacé par des comportements et des langages raffinés.

## Origines de la préciosité

Le milieu de prédilection de la préciosité, celui dans lequel elle se développe le plus facilement, c'est la cour : elle y trouve le calme, l'éloignement des barbaries, et est favorisée par l'importance des femmes au sein de cette cour.

La préciosité a une **origine laïque et provençale** : elle fleurit, aux XII<sup>ème</sup> et XIII<sup>ème</sup> siècles, dans les cours méridionales, où le roi, une fois réglées les affaires politiques, divertit son entourage. Elle se répand ensuite vers le nord du royaume, où les cours se laissent "conquérir" par ce genre de loisirs.

Elle affecte de manière évidente la littérature, surtout la poésie lyrique et le roman courtois, où l'amour prend la première place et devient même la seule raison de vivre et d'agir des héros (cf. Lancelot...) Les chansons d'amour sont toutes écrites et chantées uniquement pour le plaisir de l'assemblée.

Parmi celles-ci, le *Roman de la rose*, écrit au XII<sup>ème</sup> siècle par Guillaume de Lorris, est admis comme le roman le plus précieux de la littérature française du Moyen-Age. Multipliant les allégories, il se présente comme un code de l'amour.

Dans les cours, la courtoisie et la galanterie transparaissent dans les conversations : le jeu du sentiment ouvre en effet de multiples sujets de débats (amour et mariage, causes de l'amour...). Dans ces débats, l'intelligence est requise au point qu'elle devient plus importante que le sentiment en lui-même.

Ainsi, la préciosité se retrouve chez Du Bellay, Ronsard, etc., comme à la cour des Valois.

## La deuxième naissance de la préciosité : le XVII<sup>ème</sup>

### La naissance des Salons

La société des salons est née en Europe au XVII<sup>ème</sup> bien que l'expression, à cette époque, ne soit pas parfaitement intégrée dans les langages. La vie de coeurs est devenue si grossière, que les courtisans épris de politesse et conversation galante prennent l'habitude de se réunir dans quelques hôtels aristocratiques.

Les maîtresses des salons reçoivent souvent leurs hôtes dans une chambre, assises sur le lit. Les courtisans forment ainsi un cercle autour de la maîtresse de maison.

Sous Henri IV, peu habitué par son éducation et par sa vie militaire à des manières délicates et raffinées, la cour a des moeurs beaucoup plus grossières. Cela provoque une "frustration" de certains aristocrates et gens de lettres qui, pour échapper à cette atmosphère, commencent à se réunir régulièrement dans des salons, où il est plus facile de se distinguer.

Ceux-ci présentent un double avantage : d'abord, par leur relative exigüité par rapport à la cour, ils offrent un caractère plus intimiste ; ensuite, ils ne sont pas soumis à l'observation d'un protocole strict qui entrave la liberté du poète.

Ces réunions d'écrivains... sont à l'origine de l'Académie Française : Richelieu, ayant appris leur existence, a voulu pour mieux les contrôler leur donner un caractère officiel (donc public). C'est ainsi que la prestigieuse institution a été créée, en 1634-1635. Et que Richelieu en a été le premier "protecteur".

## Le rôle des femmes

A l'étranger, la France est vue comme le paradis des femmes. Cela pourrait paraître paradoxal quand on sait que celles-ci sont, toute leur vie, soumise à une tutelle masculine : leur père, puis leur mari (même celles qui rentrent au couvent ont un devoir d'obéissance envers la supérieure) ; exceptées lorsqu'elles sont veuves.

Alors, d'où vient cette réputation ? Elle tient à ce que les femmes en France ont parfaitement le droit de tenir salon ("ruelle") (la ruelle, espace entre le mur et le lit de la chambre à coucher où recevaient ces dames, a fini par désigner la chambre entière), et d'y recevoir qui elles veulent (y compris des hommes). Ce qui leur permet de réunir autour d'elles les plus grands esprits de leur temps.

Il est traditionnellement admis que les femmes ont naturellement plus de délicatesse et de noblesse de manières. Elles imposent à leurs intimes la correction et le raffinement. C'est la raison pour laquelle il se forme, autour d'elles, des cercles mondains, où l'on a le goût du beau style et où l'on veut éviter tout ce qui est commun (vêtements, parler...).

La précieuse est d'abord une femme qui revendique les droits de la femme dans une société qui les méconnaît et où le mariage n'est qu'une affaire d'argent. La précieuse oppose à l'amour vulgaire et charnel l'amour épuré, la «tendre amitié», librement consentie.

## L'amour précieux

Le principal sujet de discussion des précieuses est l'amour. Elles aiment la galanterie, les convenances respectées et l'amour romanesque. L'occupation précieuse étant la discussion amoureuse, la galanterie est une qualité dont tout honnête homme doit faire preuve. Les dames parlent en effet souvent entre elles de leur «parfait amant» qui sait débiter de beaux sentiments, aimer le doux et le tendre. De plus, les rencontres suivent des règles bien précises. La carte de Tendre et ce qui l'accompagne, définissent l'archet type de l'amour courtois.

### Pourquoi ces conceptions ?

Les salons précieux sont fréquentés à la fois par des hommes et par des femmes. Sur celles-ci, peu ont été mariées par amour. C'est pourquoi elles ont de l'amour des conceptions très idéalistes, dans lesquelles on retrouve : l'influence du plus célèbre des romans fleuves *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé, le besoin de faire autrement que le commun des mortels, le goût exclusif des choses de l'esprit. Elles veulent s'élever de l'amour grossier, charnel, vers un amour parfait (c'est-à-dire platonique et sans mariage), qui demande du temps pour s'affirmer...

Le platonisme hérité de la Renaissance affirmait que l'amour naît de la vue des perfections de l'être aimé. L'époque de Corneille croyait aussi que l'amour est par nature généreux et libre, qu'il exalte dans le cœur les vertus héroïques. Cette conception, qui fait de l'amour l'aliment du bien, s'est formulée dans le monde féodal au cours des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles ; elle remplit les romans de chevalerie et la poésie courtoise ; elle traverse les siècles, toujours vivace, et, tirant une vigueur nouvelle de Platon redécouvert, parvient intacte jusqu'aux années 1640-1650. Elle est surtout apparente dans la poésie amoureuse et la littérature romanesque, ses domaines séculaires. Le fameux roman pastoral de *L'Astrée*, paru entre 1607 et 1627, et tellement lu dans tout le XVII<sup>e</sup> siècle, développe tous les aspects de la doctrine courtoise avec une richesse et une variété d'arguments et de situations incroyable. Les romans précieux qui suivent professent, à des nuances près, la même foi amoureuse. On lit dans *L'Astrée* : «L'amour a cette puissance d'ajouter de la perfection à nos âmes» ; et dans *Le Grand Cyrus* de Madeleine de Scudéry : «Cette belle passion est la plus noble cause de toutes les actions héroïques». Cela donne naissance à une véritable religion de l'amour.

### Doctrines et débats psychologiques

Elles forgent, à partir de ces conceptions, un certain nombre de doctrines sur l'amour : nul ne lui échappe : il touche tout le monde  
nul ne peut lui résister : il est fatal  
mais l'amour est préférable à l'absence d'amour

Ces doctrines sont élaborées et affinées au cours de débats psychologiques. Exemples de sujets : l'amour est-il compatible avec le mariage ? Quand passe-t-on de l'amitié à l'amour ? etc. Elles conduisent des analyses psychologiques très fines et nuancées, minutieuses dans la distinction et la définition des sentiments.

Cette analyse est souvent figurée, par exemple par des cartes allégoriques. La plus célèbre d'entre elles est la *Carte de Tendre*, dressée par Mlle de Scudéry\*. On peut également citer les cartes de *L'Empire de l'Amour*, de *L'Empire de la Raison*, de l'abbé de Pure, ou la *carte du royaume des Précieuses* de Maulévrier...



La *Carte de Tendre* est née d'une liaison platonique entre Mr Pellison et Mlle de Scudéry. Les villages de ce pays imaginaire portent les noms de «billet doux», «billet galant», «jolis vers» échangés, images des hésitations, progrès et nuances sentimentales du couple, sans que jamais ne soit traversée la Mer Dangereuse ou ne soient atteintes les «Terres inconnues». Chaque amant doit, pour conquérir le cœur de sa belle, sans se noyer dans le «Lac d'Indifférence», parcourir les chemins de «Soumission», «Petits Soins» et d'autres villes plus exigeantes encore.

### Les précieuses et le mariage

A cause de l'expérience qu'elles en ont, les précieuses font preuve d'une très grande méfiance vis-à-vis du mariage. Elles élaborent des conceptions extrêmement «modernes» pour leur époque. Elles revendiquent par exemple l'égalité entre l'homme et la femme, égalité

appliquée par le partage de l'autorité (un an l'une, un an l'autre...). Elles se prononcent aussi pour une limitation du mariage, qui serait automatiquement rompu à la première naissance (!). Enfin, elles réclament le «droit à un amant».

Ces conceptions ne sont pas toutes reprises dans tous les salons, mais sont imaginées dans certains d'entre eux, par certaines des précieuses. Par bien des côtés, elles sont inapplicables et même, pourrait-on dire, complètement farfelues (voire dangereuses) ; mais certains ont voulu y voir les prémices d'une sorte de féminisme avant l'heure. Quoiqu'il en soit, les précieuses expriment, par ces vues sur le mariage, leur idéal d'un amour qui s'affranchit de toute servitude. Cet idéal leur dicte une grande rigueur sur les rapports qu'elles autorisent leurs soupirants à entretenir avec elles. L'amour doit soi-disant rester platonique («soi-disant», car en privé.....). C'est leur rigueur affichée qui les a faites surnommer par Ninon de Lenclos, les «*jansénistes de l'amour*».

## L'art de la conversation

La conversation devient un art délicat : elle donne lieu à de grands débats psychologiques, où le jugement personnel importe plus que la science. Ce n'est pas le moindre des mérites des précieux que d'avoir réhabilité le goût personnel, par la confiance qu'elles avaient en son infailibilité.

L'hôtel prend part aux grandes controverses littéraires, prenant par exemple la défense de la conjonction de coordination "car", que l'Académie française voulait supprimer, et lance quelques modes littéraires.

La conversation doit être libre, enjouée, naturelle, légère ou pour reprendre un terme qui au XVIIème siècle les résume tous : honnête. Ce terme s'applique aussi bien au comportement, à l'intelligence, à l'élégance des manières, qu'aux agréments de l'esprit. L'honnêteté s'exprime dans le raffinement des moeurs, la justesse du goût ; c'est une manière de penser imprégnée de délicatesse étrangère à toute pédanterie.

On parle des grands problèmes de l'heure, on évoque aussi bien les subtilités de l'amour que des problèmes grammaticaux. Mais la littérature est un des sujets privilégiés : on juge les ouvrages, leurs auteurs viennent les lire, on organise des concours de poésie...

### Vocabulaire

Les richesses du vocabulaire sont source d'inspiration pour les précieux. Les précieuses emploient un langage particulier, au point qu'il en devient un jargon que seuls les initiés peuvent comprendre. L'historien est assez mal renseigné sur leur prononciation. On sait seulement que les aristocrates (donc pas exclusivement les précieux) avaient une prononciation particulière à la Cour.

On veille à **épurer** son style. Les **figures de styles** sont une particularité de ce langage.

### Les figures de style

> la **périphrase** (désignation indirecte d'un objet) :

les pieds : les chers souffrants,

le fauteuil : les commodités de la conversation,

les dents : l'ameublement de la bouche

Celle-ci remplace les termes réalistes qui éveillent des images insupportables : « charogne, vomir, balai... ».

> les **néologismes** ; si certains ont disparu : *débrutaliser, importamment, soupireur*, il en est d'autres qui subsistent encore : *s'encanailier, féliciter, s'enthousiasmer, bravoure, anonyme, incontestable, pommade...*

> la **métaphore** (désignation simultanée de plusieurs objets entre lesquels un rapport est établi)

*dédale* = peigne

*traître* = paravent

Cela peut être un adjectif désignant la qualité d'un objet appliqué à un autre. Ex : le *billet doux* (ce n'est pas le billet qui est doux, mais les sentiments qui l'inspirent) ; des cheveux d'un blond *hardi*...

Elle peut reposer sur une alliance concret/abstrait : le *masque* de la générosité, avoir l'intelligence *épaisse*, *travestir* sa pensée, laisser *mourir* la conversation, *perdre* son sérieux...

L'amour est comparé à la guerre, au duel, à la chasse, voire au voyage (carte de Tendre)....

> la **pointe** (à la fin d'un poème, phrase que l'on n'y attendait pas, qui va à l'encontre du sens général du poème, et qui vise à détruire l'effet produit par celui-ci).

> l'**oxymore** (ex *douce cruauté*)

> l'**hyperbole**, qui répond au goût précieux pour l'outrance.

> l'**abstraction** : allégorie, personnification (de sentiments...)

Certaines lancent des pistes de réforme de l'**orthographe**, en essayant de la rendre plus **phonétique**, ce qui passe par :

- la suppression des lettres non prononcées (-*est* devenant -*ét*...)
- la réduction du nombre des signes exprimant le même son (*ai, è, ei*...)

Mais cette réforme est un échec car elle ne sort pas du cercle dans lequel elle a été inventée.

Leur action dans le domaine du vocabulaire est beaucoup plus importante et toujours en partie perceptible.

Elles suppriment des termes jugées trop archaïques, trop populaires, trop obscènes ou équivoques (exemple : refuser de parler des *jambes* d'une table...).

Un de leur plus grand mérite est d'avoir fixé une définition précise des mots, en s'attachant à leur propriété : on *aime* une personne, mais on *goûte* le melon ou l'on *estime* un plat.

Mais parallèlement, elles multiplient, dans leur langage oral, les mots vagues ou superflus, comme "*ma chère*", ou *air* qui prend le sens de *manières* : le bon *air*, l'*air* de la cour... Ces figures de style répondent à leur propension à l'exagération ; elles usent et abusent des adverbess **superlatifs** (*furieusement*...).

Dans ces changements, ces clarifications, ces épurations, il faut voir des soucis d'ordre :

- moral : bienséances, noblesse, distinction...
- et littéraire : pureté du style, propriété des termes...

## Les genres précieux

Le roman idéaliste : cette catégorie se subdivise en 2 :

- le **roman pastoral** : par exemple *L'Astrée*, d'Honoré d'Urfé (1567-1625)
- le **roman d'aventures** : *Le Grand Cyrus*, *Clélie*, de Mlle de Scudéry (elle y dépeint les habitués de son salon : Cyrus n'est autre que le duc d'Enghien, dit le Grand Condé...)

La lettre éloquente ou badine :

- JL. Guez de Balzac (1597-1654) : ses lettres sont destinées à être **lues en public**, copiées, imprimées. Il y développe des idées générales, dans un style souvent lourd et emphatique, mais parfois raffiné à l'excès.
- Vincent Voiture (1598-1648) voir "Précieux et précieuses" : il correspond avec les habitués de l'Hotel de Rambouillet, sur un ton badin, parfois presque impertinent, ainsi la "*Lettre de la Carpe au Brochet*"

La poésie : que ce soit en vers ou en prose, les précieux se sont complus dans les petits genres galants, ingénieux et psychologiques.



La fille de Madame de Rambouillet, Julie d'Angène, belle demoiselle de 18 ans, trouve le 1er janvier 1634, suspendu à sa garde robe, un manuscrit richement décoré et intitulé "La guirlande de Julie". Offert par les habitués des salons, c'est un recueil de poèmes où chacun fait parler une fleur en l'honneur de la jeune fille.

"La guirlande de Julie" N. Robert Miniature XVIIe s.  
"Jeune femme entourée de Fleurs"  
B. Fontenay, Musée des Beaux Arts de Cean

**GALANTS** : épigramme, blason, madrigal

### > épigramme

*Je mourrais de trop de désir  
Si je la trouve inexorable ; Je mourrais de trop de plaisir  
Si je la trouve favorable. Ainsi, je ne saurais guérir  
De la douleur qui me possède ; Je suis assuré de périr  
Par le mal ou par le remède. (BENSERADE)*

### > madrigal

Sur un bracelet de pierreries gagné par Mademoiselle  
*Pour bien faire éclater la flamme ambitieuse  
Des illustres captifs de vos rares beautés,  
Amour, le roi des libertés,  
Avec sa main industrielle  
A changé chaque Amant en pierre précieuse.  
Ainsi par de nouveaux et de brillants appas,  
Ce qu'autrefois ils n'osèrent prétendre,  
De leur fière Princesse ils ont trouvé le tendre  
Et lui touchent le cœur aussi bien que le bras.*

**PSYCHOLOGIQUES** : métamorphose, portrait

### > métamorphose :

Très en vogue à partir de 1640. La dame aimée se transforme en un être ou un objet qui correspond à ses qualités. La métamorphose de Julie en diamant (Julie, fille de Mme de Rambouillet ; texte écrit par MONTAUSIER, son prétendant) :  
*En la partie du monde où le soleil se lève et où le ciel engendre les pierres précieuses, naquit par miracle une naïade, la plus accomplie que les dieux eussent jamais faite. Et la mer n'avait jamais rien vu de si beau, non pas même le jour qu'elle fit naître Vénus. Neptune, pour l'amour d'elle, donna de la jalousie à Thétis et toutes les nymphes de l'océan. Mais lassé de ses mépris, il la changea en une pierre que les Grecs appellent Unique ou Diamant. Comme elle fut incomparablement belle, d'un esprit divin, insensible, opiniâtre et impérieuse, cette pierre a une beauté qui efface toutes les autres, un feu qui semble venu du ciel. Elle ne peut se rompre par nulle force. Elle résiste au fer et au feu et elle monte jusque sur la tête des rois. Comme elle fut aimée de tous ceux qui la connurent, les grands et les petits l'aiment encore, et elle est désirée de tout le monde. Enfin le ciel et la terre ne font rien de si parfait, et les hommes ne connaissent aucune chose de si grand prix.*

**INGENIEUX** : Rondeau, énigme, bouts rimés, glose.

Ils ne sont rédigés que dans le cadre d'un **amusement**, pour le plaisir de manipuler les mots et les idées, et, surtout, pour montrer ses petits talents.

### > Rondeau

*Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau  
M'a conjuré de lui faire un rondeau,  
Cela me met en une peine extrême.  
Quoi ! treize vers, huit en eau, cinq en ème !  
Je lui ferais aussi tantôt un bateau !  
En voilà cinq pourtant en un monceau.  
Faisons-en huit, en invoquant Brodeau,  
Et puis mettons, par quelque stragtagème,  
Ma foi, c'est fait !  
Si je pouvais encor de mon cerveau  
Tirer cinq vers, l'ouvrage serait beau. Mais cependant, je suis dedans l'onzième,  
Et je crois que je fais le douzième.  
En voilà treize ajustés au niveau :  
Ma foi, c'est fait ! (VOITURE)*

### > blason

(description d'une partie précise du corps de la femme aimée : généralement les yeux, la bouche...)  
*Beaux yeux dont l'atteinte profonde  
Trouble des cœurs incessamment  
Le doux repos, qui ne se fonde  
Que sur un si doux mouvement ;  
De tout ce qu'on dit en aimant,??  
Beaux yeux, doux commencement  
Des plus belles chansons du monde,  
Beaux yeux qui sur les cœurs avez  
Tant de puissance et qui savez  
Si bien jouer de la prunelle ;  
Beaux yeux, divin charme des sens,  
Votre amour est en sentinelle  
Pour attraper tous les passants.* (BENSERADE)

### > l'énigme en vers

Elle se développe à partir de 1638..  
*Mon corps est sans couleur comme celui des eaux  
Et selon la rencontre il change de figure ;  
Je fais plus d'un trait que toute la peinture  
Et puis mieux qu'un Apelle animer mes tableaux.  
Je donne des conseils aux esprits les plus beaux  
Et ne leur montre rien que la vérité pure ;  
J'enseigne sans parler autant que le jour dure,  
Et la nuit on vient me consulter aux flambeaux.  
Parmi les curieux j'établis mon empire,  
Je représente aux rois ce que l'on ose leur dire,  
Et je ne puis flatter ni mentir à la cour.  
Comme un autre Pâris je juge les déesses,  
Qui m'offrent leurs beautés, leurs grâces, leurs richesses,  
Et j'augmente souvent les charmes de l'amour. (COTIN)*

## > bouts rimés

Poème utilisant des rimes données d'avance

*Fût-on profession de guerre ou de chicane,  
Fût-on bien revêtu de robe ou de capot,  
N'eût-on bu que chopine ou bien tout plein un pot,  
Fût-on pape, archevêque ou bien simple soutane,  
Eût-on l'entendement brillant et diaphane,  
Ou noir et ténébreux comme un mur de tripot,  
Sût-on cabrioler et danser la Chabot,  
Fût-on prudent ou sot, catholique ou profane,  
Eût-on des louis d'or plein un grand coquemar,  
Fût-on plus élevé que n'est un jacquemart,  
Au clocher de Saint-Jean, Saint-Pierre ou Sainte-Barbe,  
Il faut tous succomber sous le mortel débris,  
Puisque ce perroquet, qui valait mieux qu'un barbe,  
N'a pu s'en exempter près d'un riche lambris. (LORET)*

> **glose** : Moins connue, il s'agit d'un exercice qui consiste à **délayer un poème antérieur**, en rédigeant un quatrain pour chacun des vers du poème initial.

## Les costumes

L'apparence est le moyen le plus frappant de se distinguer et les précieux ont une tenue particulièrement extravagante. Cathos des Précieuses Ridicules, exprime dans un style précieux qu'il est particulièrement inconvenant de ses présenter démuné de riches accessoires tel des plumes, des chapeaux flottants ou des pantalons bouffants.

## Les noms

Tous se donnent des noms romanesques. Par exemple, Mme de Rambouillet se fait appeler par l'anagramme de son prénom, *Arthénice*. On prend comme surnom les noms des héros des romans à la mode.

## Les Jeux

Leurs activités consistent essentiellement en des jeux de société, des plaisanteries (Voiture subira ainsi un gage pour n'avoir pas su divertir la fille malade de mme de Rambouillet : il sera lancé en l'air à plusieurs reprises par ses "confrères"...), parfois des bals masqués ou des "cadeaux" (divertissements galants, accompagnés d'une collation, donnés sur la Seine ou sous les murs de Paris...).

Le jeu du portrait consiste à faire deviner l'identité d'un familier du salon. Dans le jeu du corbillon, il s'agit, en réponse à «Que met-on dans mon corbillon ?», de nommer un défaut ou qualité d'une personne à reconnaître, en utilisant un mot finissant par «on». Des plaisanteries pimentent la vie des habitués : après avoir raccourci ses habits, on fait croire au Comte de Guiche que son corps a enflé parce qu'il a consommé des champignons vénéneux...

## Les Principaux salons du XVIIème siècle :

### **Le Quartier du Marais :**

La vie mondaine de ce siècle à Paris se développe dans un quartier bourgeois, près du cœur de Paris : Le Marais. C'est un ancien bras de la Seine, marais asséché, cultivé tout d'abord par des maraîchers, et bâti sous Henri IV et Louis XIII. Ce quartier est construit de riches hôtels, demeures de la haute bourgeoisie, enrichie nouvellement par le commerce. Le quartier du Marais est donc au XVIIème siècle, le nouveau centre culturel de Paris. Les nouveaux aristocrates redonnent de l'élan à des distractions comme le théâtre, les correspondances et les discussions de salon.

A cette époque, de nombreux salons fleurissent mais seuls deux ou trois ont laissé leur nom dans l'histoire du XVIIème siècle. L'occupation principale est la discussion mais d'autres jeux et amusements sont pratiqués. Chaque salon a sa tendance : plutôt littéraire, politique ou encore mondain.

Les années 1650 sont celles de l'âge d'or de la préciosité à Paris. On assiste à la multiplication des salons, tenus par madame de Sablé, madame Scarron (future mme de Maintenon, la deuxième femme de Louis XIV), madame de Choisy, la comtesse de la Suze, mademoiselle de Montpensier (fille de Gaston d'Orléans), mademoiselle de Sully, mademoiselle de Scudéry.

### **L'Hôtel de Rambouillet :**

Construit en 1610 rue Saint Thomas du Louvre, (près du palais du même nom), l'Hôtel de Rambouillet, dont la marquise a fourni elle-même les plans est pendant presque un demi-siècle le rendez-vous de la bonne société. Néanmoins, des personnes modestes de naissance peuvent y briller par leur esprit. Avoir accès à ce salon demande un véritable «brevet de ton»; les habitués excluent toute pédanterie, et admirent les pensées sans prétention. Vincent Voiture en particulier, fils d'un marchand de vin est le grand animateur du salon. Dans la célèbre chambre bleue de la marquise, se rencontrent les membres d'une société qui s'amuse. Les jeux les plus divers prennent place : le cœur volé (on cherche la voleuse), la chasse à l'amour ou encore le «corbillon». Ainsi est devenue célèbre la «Guirlande de Julie», recueil de poèmes écrits pour la belle fille de Madame de Rambouillet par Monsieur de Montausier. La principale occupation reste la conversation. On se lance dans des «débats psychologiques», on discute sur à des thèmes en vogue, on discute des mœurs, des œuvres littéraires, des questions grammaticales

(ex: sens du mot car) : c'est en effet l'occupation «précieuse» par excellence. Le Salon de la marquise de Rambouillet est ainsi le premier salon mondain.

De ces cercles, l'Hôtel de Rambouillet est l'un des plus marquants. Il n'est certes pas le premier, ni à ses débuts le plus important ; mais c'est celui qui a duré le plus longtemps, et attiré la société la plus brillante de son temps.

La maîtresse des lieux est **Catherine de Vivonne**. Elle reçoit dans sa "chambre bleue" ; ses intimes forment un cercle fermé, à dominante aristocratique. Avant 1625, il compte parmi ses membres un certain évêque de Luçon, à savoir Richelieu. D'une manière générale, ce salon est fréquenté, dans le courant de son existence, par : le duc d'Enghien (futur "Grand Condé", le vainqueur de Rocroi en 1643), le duc de la Rochefoucauld, le duc de Montausier, l'écrivain Voiture, Georges de Scudéry et sa soeur Madeleine Sarasin, Godeau, Ménage, Benserade, Scarron, Corneille, mesdames de Sévigné et La Fayette.

### **Le Salon de Mlle de Scudéry :**

Il est ' l'héritier ' de l'hôtel de Rambouillet. Madelaine de Scudéry et son frère s'installent en 1657 rue de Beauce, dans un des endroits du Marais les moins prisés. Modeste logis comparé aux autres salons du Marais, il rassemble tous les samedis de la seconde moitié du siècle ce que compte Paris d'hommes et de femmes de lettres. Plutôt tournés vers la littérature, les habitués continuent la tradition des romans fleuves avec pour référence «l'Astrée» d'Honoré d'Urfé. En effet passionnée de ces ouvrages et de littérature précieuse, Mlle de Scudéry publie des romans fleuves dont «La Clélie» où apparaît la fameuse «Carte du Tendre». Cette dernière symbolise tous les méandres et les conventions de la galanterie précieuse... Car un des sujets en vogue à l'époque est l'amour. De ce fait, peut-on être fait «Citoyen de Tendre» par une dame... Ce salon est tourné en dérision par certains esprits de l'époque comme Molière, qui dénonce le ridicule de ces précieuses dans sa pièce «Les précieuses Ridicules».

Madelaine de Scudéry instaure les réunions régulières, le samedi, où vient qui veut. Parmi les familiers de son salon, de 1652 à 1659 environ : Conrart, Pellisson, Ménage, Godeau, d'Aubignac, Sarasin

Eux aussi se donnent des noms romanesques (*Sapho*, pour Mlle de Scudéry). Ils se livrent à des tournois poétiques, commentent les potins littéraires,... C'est un salon moins aristocratique (plus bourgeois) que l'hôtel de Rambouillet. Mais c'est le salon qui a donné le ton aux autres, et c'est celui dont Molière s'est le plus inspiré pour *Les Précieuses Ridicules* (le nom de Magdelon n'est pas sans évoquer le prénom de Madeleine de Scudéry...).

D'autres salons, moins célèbres car moins fréquentés et moins mondains, existent à Paris. Des deux hôtels de Nevers établis sur les rives de la Seine, le premier est tenu par la comtesse du Plessis-Guénégaud et est ardemment attaché à Fouquet. Néanmoins, il disparaîtra avant 1670. Les salons bourgeois comme celui de Mme Scarron et les cercles aristocratiques de Mme de Sablé et de Mme de Sully méritent aussi d'être cités.

## **Les figures principales de la préciosité au XVIIème siècle :**

**Madame de Sévigné** est introduite aux alentours de 1635 dans le plus prestigieux des salons, l'hôtel de Rambouillet. Elle doit cela à son ami et professeur Gilles Ménage qui a développé en elle le goût des études et l'art de la langue. Madame de Sévigné sait parfaitement le français, le latin et l'italien.

C'est dans ce salon qu'elle fait connaissance de ses plus grandes amies, notamment Madame de La Fayette, passionnée comme elle par la littérature et qui a reçu également une instruction étendue et une formation de qualité par Gilles Ménage. Madame de La Fayette est le type même de la femme savante sans être pédante et de la précieuse nullement ridicule : elle rédige des études de mœurs et de caractère où elle entre en réaction contre la galanterie en vogue. Elle écrit quelques romans dont le plus célèbre, *La Princesse de Clèves*, chef d'oeuvre de psychologie et d'élévation morale, est le premier roman d'analyse moderne. Mme de Sévigné et Mme de La Fayette restent fidèles au salon de Rambouillet jusqu'à son déclin vers 1650 (dissolution de la Fronde et procès de Fouquet). Puis elles suivent leur amie commune, Mlle de Scudéry, dans son salon.

Portrait de Mme de Sévigné par Mme de La Fayette sous le nom d' "Inconnu".

*[...]Je ne veux point vous dire toutes ces choses, votre miroir vous le dit assez : mais comme vous ne vous amusez pas à lui parler, il ne peut vous dire combien vous êtes aimable quand vous parlez; et c'est ce que je veux vous apprendre. Sachez donc, madame, si par hasard vous ne le savez pas, que votre esprit pare et embellit si fort votre personne, qu'il n'y en a point sur la terre d'aussi charmante, lorsque vous êtes animée dans une conversation d'où la contrainte est bannie. Tout ce que vous dites a un tel charme et vous sied si bien, que vos paroles attirent les ris et les grâces autour de vous, et le brillant de votre esprit donne un si grand éclat à votre teint et à vos yeux, que, quoiqu'il semble que l'esprit ne dût toucher que les oreilles, il est pourtant certain que le vôtre éblouit les yeux. [...]Vous êtes sensible à la gloire et à l'ambition, et vous ne l'êtes pas moins aux plaisirs: vous paraissez née pour eux, et il semble qu'ils soient faits pour vous; votre présence augmente les divertissements, et les divertissements augmentent votre beauté.[...]*

**Catherine de Vivonne** est née à Rome, en 1588, et a été naturalisée française en 1594. Elle épouse Charles d'Angennes (1600), dont elle aura 7 enfants, (Julie, son aînée (1607-1671)).

A cause de sa santé précaire, et des mœurs de la Cour, elle décide d'attirer chez elle le grand monde. Elle s'intéresse aux arts, aux lettres ; elle aime l'histoire (ça arrive à des gens très bien !) et parle plusieurs langues.

Elle tient un salon très brillant, avec l'aide de sa fille Julie (en l'honneur de qui l'on composa *La guirlande de Julie*), jusqu'au mariage de celle-ci (1645) avec le duc de Montausier, et la mort de Voiture en 1648.

La marquise de Rambouillet meurt à Paris en 1655. Surnommée Arthénice, anagramme composé par Malherbe. Elle apparaît sous les traits de Cléomire dans *Le Grand Cyrus* (Cyrus étant lui-même Enghien, le Grand Condé).

**Mlle de Scudéry** est née au Havre en 1607, elle a une quarantaine d'années quand elle commence à recevoir, sous le surnom de Sapho. C'est en 1653 qu'elle a rencontré Pellisson (Acante), son "souponnant". Auteur de nombreux romans fleuves (*Le Grand Cyrus*, 1649-1653 ; *Clélie*, 1654-1661), certains de ses écrits sont signés Georges de Scudéry (son frère). L'hôtel de Scudéry décline lorsque Pellisson devient l'homme de confiance de Fouquet, donc est de plus en plus absorbé. Il est emporté dans la disgrâce du Surintendant des Finances en 1661. C'est la fin des "Samedis de Sapho". Mlle de Scudéry meurt en 1701 à Paris.



**Vincent Voiture** Né en 1597 à Amiens, fils d'un marchand de vin, il fait de bonnes études et parvient à s'infiltrer à la Cour. Il est présenté à Mme de Rambouillet en 1625. Il excelle dans le badinage galant, dans la poésie précieuse. (madrigaux...)...Il meurt en 1648.

**Mme du Plessis-Guénégaud** Son salon rassemble pour l'essentiel des fidèles de Condé, des personnalités du monde de la finance, et des gens de lettres. Il accueille aussi, ponctuellement, des amis de Port-Royal : c'est là que sont lues les 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> *Provinciales*. La maîtresse des lieux donne à ce salon une physionomie **très politique**, très anti-Mazarin.

**Mme Fouquet et Mme du Plessis-Bellière** Respectivement à Vaux et à Saint-Mandé, ce sont leur salon qui fondent "l'Etat Incarnation".

**Chapelain** Né en 1595, mort en 1674, il est le **critique** attitré de l'Académie Française, et **conseiller littéraire**. C'est lui qui charge Colbert, en 1661, d'établir la liste des écrivains à pensionner.

# Pistes d'exploitation

Proposées par **Valérie Martin-Pérez, Professeur agrégée de Lettres Modernes**  
Site [www.serieslitteraires.org](http://www.serieslitteraires.org)

## 1) L'écriture d'invention

Ecrire une scène « à la manière de », en respectant des registres, des formes d'écritures, un style, et les règles du genre. L'exercice permet de vérifier qu'un élève a compris un certain nombre de choses sur le texte, et en particulier « les caractères singuliers de son écriture. »

Réécrire l'extrait 1 (voir ci-après) de *La Princesse de Clèves* en faisant apparaître cette autre image du personnage masculin. Donner au duc de Nemours une autre image : non pas celle d'un séducteur, mais celle d'un homme enfermé dans la médiocrité, la routine, une sorte de Charles Bovary. Montrer que La princesse craint l'ennui dans le mariage et non l'infidélité ou la mort de la passion.

Critères de réussite : on attend une recherche au niveau des arguments, au niveau du vocabulaire et des types de phrases - des interrogatives essentiellement. On exige que le ton employé par la Princesse de Clèves soit conservé. Il s'agit bel et bien d'un exercice d'imitation.

### Proposition de corrigé :

Mais les hommes savent-ils faire preuve d'imagination dans le mariage ? Dois-je espérer de vous les conversations charmantes qui m'avaient réjouies au début de notre relation ? Monsieur de Clèves était peut-être le seul homme capable d'un tel génie, d'une telle fantaisie. Ma destinée n'a pas voulu que je profitasse de ce bonheur. Il s'animait, il avait l'art de m'entretenir, des heures durant, sur des sujets aussi passionnants que variés. Je ne suis pas sûre de trouver la même distraction à vos côtés.

Nous nous voyons chaque jour, à la même heure, au même endroit : cela vous convient. Vous ne vous lassez pas de nos sempiternelles discussions sur la Cour. Vous m'entretenez, à longueur de journée, des intrigues des courtisans. Mais si nous nous marions, si nous quittons Paris pour la Province, de quoi me parlerez-vous ? N'allez-vous pas vous enfermer dans un silence confortable, qui conviendra à votre caractère quelque peu effacé ? Vous êtes d'une humeur égale, et je ne saurais vous reprocher d'être lunatique, mais ne craignez-vous pas de me lasser ?

J'avoue que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. Vous avez un caractère doux, j'en conviens. On vous trouve aimable et charmant, mais je dois bien l'avouer, vous n'êtes pas de ceux qui attirent l'attention par leur esprit, par leurs conversations piquantes. Vous arrivez, l'on vous salue, mais l'on ne s'attarde point à vos côtés. L'on est embarrassé par vos silences, par vos interminables considérations sur le temps qu'il fait, par vos étonnements sur des choses que tout le monde sait déjà depuis longtemps. Assurément, monsieur, je souffrirais avec peine l'ennui d'un mariage trop tranquille, d'une relation sans surprise. Si auprès de vous, chaque jour qui passe doit ressembler aux précédents, alors j'aime mieux renoncer à vous épouser. Je ne saurais m'unir à la monotonie.

## 2) Trouver les arguments du texte

Dans l'extrait 1, identifier et lister les arguments de la Princesse de Clèves et imaginer la réponse du Duc de Nemours, répondant point par point à ces arguments.

## 3) Analyse de texte

Analyse de l'extrait 2 (voir ci-après)

### Plan du texte :

Ligne 1 à 6 (...celui qui arrivait) : le destin -> le Roi désigne le duc comme cavalier à la princesse.

Ligne 6 à 11 (...étonnement) : le duc vu par la princesse (désignée par "on").

Ligne 11 à 13 (...admiration) : la princesse vue par le duc.

Ligne 13 et 14 : leur union dans la danse.

### Thème du texte :

Lors d'un bal à la cour, le duc de Nemours et la princesse de Clèves se rencontrent et tout semble se conjuguer pour les réunir.

### Plan de la lecture méthodique :

I Une société d'apparences (le jeu des regards)

- le champ lexical de la vue
- l'intérêt de la préparation
- le jeu des regards

II La présence du destin

- des héros complémentaires
- l'événement
- le poids de la fatalité

## Lecture méthodique

### I - Une société d'apparences (le jeu des regards)

#### a) *le champ lexical de la vue*

On a un champ lexical de la vue très important : par exemple, le verbe avoir est employé six fois.

On remarque que cette société est fondée sur le regard car c'est une société de cour : la beauté et la richesse sont les deux choses primordiales. C'est l'apparence qui révèle les privilèges. Les valeurs sont celles du physique :

- la beauté pour les femmes,
- la force physique pour les hommes.

#### b) *l'intérêt de la préparation*

Les deux personnages principaux se sont parés : " Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer ", " le soin qu'il avait pris de se parer ". Ils ont une parure similaire car dans cette société les hommes se maquillent, ont autant de bijoux et de parures que les femmes.

#### c) *le jeu des regards*

Tout au long du texte, on a un jeu de regards. On a premièrement le regard de la princesse sur le duc. Elle refuse d'abord de le regarder et après avoir fini de danser elle le regarde. Elle se doutait sans l'avoir vu d'une arrivée importante. La réaction de la princesse est très finement évoquée aux lignes 8 et 9 : " il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu ". Le mot " surprise " désigne la narratrice, les lectrices mais aussi la princesse. Le " on " est impersonnel. Ensuite la situation s'inverse car c'est le duc qui regarde la princesse. Enfin, on a le regard de la foule pour faire écho.

### II - La présence du destin

#### a) *des héros complémentaires*

Ce récit met en parallèle deux portraits et montre qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

#### b) *l'événement*

La scène a lieu lors d'un bal royal. Il s'agit des fiançailles de la fille du roi au Louvre. Le duc suivi de nombreux nobles fait une entrée spectaculaire. Il est très à l'aise et social. Il connaît beaucoup de personnes. Il est très physique il faut qu'il saute haut pour passer "par-dessus quelque siège" (ligne 7). C'est un conquérant, un Don Juan.

#### c) *le poids de la fatalité*

La princesse refuse d'abord la fatalité : Lorsqu'elle danse, elle n'ose pas se retourner pour voir le visage de l'homme qui vient d'entrer malgré " un assez grand bruit " (ligne 3).

Elle finit par l'accepter lorsque lors lui désigne le duc comme cavalier. Il y a une reconnaissance immédiate qui passe par la vue.

## Conclusion

Le texte met en scène une rencontre entre deux héros parfaits qui vont être saisis de passion l'un pour l'autre. Cette passion est décrite avec minutie dans ses tous premiers moments et elle est un objet d'analyse qui révèle toute une société.

## EXTRAIT 1

Mais les hommes conservent-ils de la passion dans ces engagements éternels ? Dois-je espérer un miracle en ma faveur et puis-je me mettre en état de voir certainement finir cette passion dont je ferais toute ma félicité ? Monsieur de Clèves était peut-être l'unique homme du monde capable de conserver de l'amour dans le mariage. Ma destinée n'a pas voulu que j'aie pu profiter de ce bonheur ; peut-être aussi que sa passion n'avait subsisté que parce qu'il n'en aurait pas trouvé en moi. Mais je n'aurais pas le même moyen de conserver la vôtre : je crois même que les obstacles ont fait votre constance. Vous en avez assez trouvé pour vous animer à vaincre ; et mes actions involontaires, ou les choses que le hasard vous a apprises, vous ont donné assez d'espérance pour ne vous pas rebuter.

-- Ah ! Madame, reprit monsieur de Nemours, je ne saurais garder le silence que vous m'imposez : vous me faites trop d'injustice, et vous me faites trop voir combien vous êtes éloignée d'être prévenue en ma faveur.

-- J'avoue, répondit-elle, que les passions peuvent me conduire ; mais elles ne sauraient m'aveugler. Rien ne me peut empêcher de connaître que vous êtes né avec toutes les dispositions pour la galanterie, et toutes les qualités qui sont propres à y donner des succès heureux. Vous avez déjà eu plusieurs passions, vous en auriez encore ; je ne ferais plus votre bonheur ; je vous verrais pour une autre comme vous auriez été pour moi. J'en aurais une douleur mortelle, et je ne serais pas même assurée de n'avoir point le malheur de la jalousie. Je vous en ai trop dit pour vous cacher que vous me l'avez fait connaître, et que je souffris de si cruelles peines le soir que la reine me donna cette lettre de madame de Thémises, que l'on disait qui s'adressait à vous, qu'il m'en est demeuré une idée qui me fait croire que c'est le plus grand de tous les maux.

"Par vanité ou par goût, toutes les femmes souhaitent de vous attacher. Il y en a peu à qui vous ne plaisiez ; mon expérience me ferait croire qu'il n'y en a point à qui vous ne puissiez plaire. Je vous croirais toujours amoureux et aimé, et je ne me tromperais pas souvent. Dans cet état néanmoins, je n'aurais d'autre parti à prendre que celui de la souffrance ; je ne sais même si j'oserais me plaindre. On fait des reproches à un amant ; mais en fait-on à un mari, quand on n'a à lui reprocher que de n'avoir plus d'amour ? Quand je pourrais m'accoutumer à cette sorte de malheur, pourrais-je m'accoutumer à celui de croire voir toujours monsieur de Clèves vous accuser de sa mort, me reprocher de vous avoir aimé, de vous avoir épousé et me faire sentir la différence de son attachement au vôtre ? Il est impossible, continua-t-elle, de passer par-dessus des raisons si fortes : il faut que je demeure dans l'état où je suis, et dans les résolutions que j'ai prises de n'en sortir jamais.

-- Hé ! croyez-vous le pouvoir, Madame ? s'écria monsieur de Nemours. Pensez-vous que vos résolutions tiennent contre un homme qui vous adore, et qui est assez heureux pour vous plaire ? Il est plus difficile que vous ne pensez, Madame, de résister

à ce qui nous plaît et à ce qui nous aime. Vous l'avez fait par une vertu austère, qui n'a presque point d'exemple ; mais cette vertu ne s'oppose plus à vos sentiments, et j'espère que vous les suivrez malgré vous.

-- Je sais bien qu'il n'y a rien de plus difficile que ce que j'entreprends, répliqua madame de Clèves ; je me défie de mes forces au milieu de mes raisons. Ce que je crois devoir à la mémoire de monsieur de Clèves serait faible, s'il n'était soutenu par l'intérêt de mon repos ; et les raisons de mon repos ont besoin d'être soutenues de celles de mon devoir. Mais quoique je me défie de moi-même, je crois que je ne vaincrai jamais mes scrupules, et je n'espère pas aussi de surmonter l'inclination que j'ai pour vous. Elle me rendra malheureuse, et je me priverai de votre vue, quelque violence qu'il m'en coûte. Je vous conjure, par tout le pouvoir que j'ai sur vous, de ne chercher aucune occasion de me voir. Je suis dans un état qui me fait des crimes de tout ce qui pourrait être permis dans un autre temps, et la seule bienséance interdit tout commerce entre nous.

Monsieur de Nemours se jeta à ses pieds, et s'abandonna à tous les divers mouvements dont il était agité. Il lui fit voir, et par ses paroles et par ses pleurs, la plus vive et la plus tendre passion dont un coeur ait jamais été touché. Celui de madame de Clèves n'était pas insensible, et, regardant ce prince avec des yeux un peu grossis par les larmes :

-- Pourquoi faut-il, s'écria-t-elle, que je vous puisse accuser de la mort de monsieur de Clèves ? Que n'ai-je commencé à vous connaître depuis que je suis libre, ou pourquoi ne vous ai-je pas connu avant que d'être engagée ? Pourquoi la destinée nous sépare-t-elle par un obstacle si invincible ?

-- Il n'y a point d'obstacle, Madame, reprit monsieur de Nemours. Vous seule vous opposez à mon bonheur ; vous seule vous imposez une loi que la vertu et la raison ne vous sauraient imposer.

-- Il est vrai, répliqua-t-elle, que je sacrifie beaucoup à un devoir qui ne subsiste que dans mon imagination. Attendez ce que le temps pourra faire. Monsieur de Clèves ne fait encore que d'expirer, et cet objet funeste est trop proche pour me laisser des vues claires et distinctes. Ayez cependant le plaisir de vous être fait aimer d'une personne qui n'aurait rien aimé, si elle ne vous avait jamais vu ; croyez que les sentiments que j'ai pour vous seront éternels, et qu'ils subsisteront également, quoi que je fasse. Adieu, lui dit-elle ; voici une conversation qui me fait honte : rendez-en compte à monsieur le vidame ; j'y consens, et je vous en prie.

Elle sortit en disant ces paroles, sans que monsieur de Nemours pût la retenir.

*"La princesse de Clèves" - Mme de La Fayette, XVII<sup>ème</sup>*

## EXTRAIT 2

Elle passa tout le jour des fiançailles chez elle à se parer, pour trouver le soir au bal et au festin royal qui se faisait au Louvre. Lorsqu'elle arriva, l'on admira sa beauté et sa parure ; le bal commença et, comme elle dansait avec M. de Guise, il se fit un assez grand bruit vers la porte de la salle, comme de quelqu'un qui entrait et à qui on faisait place. Mme de Clèves acheva de danser, et pendant qu'elle cherchait des yeux quelqu'un qu'elle avait dessein de prendre, le Roi lui cria de prendre celui qui arrivait. Elle se tourna et vit un homme qu'elle crut d'abord ne pouvoir être que M. de Nemours, qui passait par-dessus quelque siège pour arriver où l'on dansait. Ce prince était fait d'une sorte qu'il était difficile de n'être pas surprise de le voir quand on ne l'avait jamais vu, surtout ce soir-là, où le soin qu'il avait pris de se parer augmentait encore l'air brillant qui était dans sa personne ; mais il était difficile aussi de voir Mme de Clèves pour la première fois sans avoir un grand étonnement.

M. de Nemours fut tellement surpris de sa beauté que, lorsqu'il fut proche d'elle, et qu'elle lui fit la révérence, il ne put s'empêcher de donner des marques de son admiration. Quand ils commencèrent à danser, il s'éleva dans la salle un murmure de louanges.

*"La princesse de Clèves" - Mme de La Fayette, XVII<sup>ème</sup>*